

« que je vous l'envoie pour vous épargner les
« frais.

« Cela a environ quatre cents vers. Faites-
« m'en, je vous prie, tirer quelques exemplaires
« séparément pour les envoyer à Walter Scott
« lui-même. Mille amitiés.

« LAMARTINE.

« Saint-Point près Mâcon, 6 mai 1832. »

Les adieux de Walter Scott qui ont servi de
texte aux inspirations de M. de Lamartine, inspi-
rations que la modestie seule de l'auteur a pu
revêtir du titre d'*Épître familière*; ces adieux
sont à la fois courts et touchants; nos lecteurs
nous permettront, sans doute, de leur présen-
ter une traduction exacte de ce morceau qui
devient, pour ainsi dire, le préambule indispen-
sable, la préface naturelle de la réponse au ro-
mancier anglais.

Au poème que M. de Lamartine a composé
pour nous, nous croyons aussi devoir joindre
les adieux adressés par lui à l'académie de Mar-
seille; certain que nous sommes, que nos lec-
teurs nous sauront d'autant plus de gré d'avoir
réuni ces deux chefs-d'œuvre dans le livre des
Cent-et-Un, que ce sont les derniers accents que
le barde aura fait entendre, pour bien long-temps
peut-être, sur les côtes de France.



ADIEUX

DE SIR WALTER SCOTT A SES LECTEURS.



Abbstfort, septembre 1831.

« Voici probablement les derniers contes que
« l'auteur soumettra au jugement du public. Ses
« lecteurs le savent; il est sur le point de s'em-
« barquer pour des côtes étrangères. Le roi son
« maître a bien voulu désigner le navire qui doit
« le déposer en des climats lointains. Là, l'au-
« teur de *Waverley* rétablira sa santé chance-
« lante, puis il reviendra dans son pays natal
« pour y achever doucement ses jours. En se li-
« vrant aujourd'hui à ses travaux ordinaires, le
« vase, suivant l'expression pittoresque de l'Écri-
« ture, se fût peut-être, hélas! brisé à la fon-
« taine. L'homme à qui fut départie une large
« part du bien le plus précieux ici-bas, doit-il

« se plaindre que le couchant de sa vie soit obs-
 « curci de nuages et d'orages? Non, il s'est résigné
 « à payer cette dette inévitable de l'humanité.
 « De ses amis, de ceux qui eussent sympathisé à
 « ses souffrances, beaucoup ne sont plus, et les
 « autres s'attendent à trouver dans l'homme dont
 « le pèlerinage fut semé de quelques fleurs,
 « l'exemple de la patience et de la fermeté.

« L'auteur de *Waverley* n'a pas d'expression
 « pour peindre au public sa gratitude. Mais peut-
 « être lui sera-t-il permis d'espérer que l'esprit,
 « chez lui, n'a pas vieilli plus vite que l'enve-
 « loppe, et qu'il pourra réclamer encore l'indul-
 « gence de ses amis, sinon pour des composi-
 « tions de son ancien genre, au moins pour des
 « essais dans toute autre branche de littérature.
 « Puisse-t-il ne pas donner lieu à ce reproche que :

« Trop long-temps le vieillard est resté sur la scène. »



RÉPONSE

AUX ADIEUX DE SIR WALTER SCOTT

A SES LECTEURS.



ÉPITRE FAMILIÈRE.

Au premier mille, hélas! de mon pèlerinage,
 Temps où le cœur tout neuf voit tout à son image,
 Où l'âme de seize ans, vierge de passions,
 Demande à l'univers ses mille émotions,

Le soir d'un jour de fête, au golfe de Venise,
 Seul, errant sans objet dans ma barque indécise,
 Je suivais, mais de loin, sur la mer, un bateau
 Dont les concerts flottants se répandaient sur l'eau ;
 Voguant de cap en cap, nageant de crique en crique,
 La barque balançant sa brise de musique,
 Élevait, abaissait, modulait ses accords
 Que l'onde palpitante emportait à ses bords,
 Et selon que la plage était sourde ou sonore,
 Mourait comme un soupir des mers qui s'évapore,
 Ou dans les antres creux réveillant mille échos
 Élançait jusqu'au ciel la fanfare des flots ;
 Et moi, penché sur l'onde, et l'oreille tendue,
 Retenant sur les flots la rame suspendue,
 Je frémissais de perdre un seul de ces accents,
 Et le vent d'harmonie enivrait tous mes sens.

C'était un couple heureux d'amants unis la veille,
 Promenant leur bonheur à l'heure où tout sommeille,
 Et, pour mieux enchanter leurs fortunés moments,
 Respirant l'air du golfe au son des instruments.
 La fiancée en jouant avec l'écume blanche

Qui de l'étrémité venait laver la hanche,
 De son doigt dans la mer laissa tomber l'anneau,
 Et pour le ressaisir son corps penché sur l'eau
 Fit incliner le bord sous la vague qu'il rase ;
 La vague, comme une eau qui surmonte le vase,
 Les couvrit : un seul cri retentit jusqu'au bord :
 Tout était joie et chant, tout fut silence et mort.

Eh bien ! ce que mon cœur éprouva dans cette heure
 Où le chant s'engloutit dans l'humide demeure,
 Je l'éprouve aujourd'hui, chante mélodieux,
 Aujourd'hui que j'entends les suprêmes adieux
 De cette chère voix pendant quinze ans suivie.
 Voluptueux oubli des peines de la vie,
 Musique de l'esprit, brise des temps passés,
 Dont nos soucis dormants étaient si bien bercés !
 Heures de solitude et de mélancolie,
 Heures des nuits sans fin que le sommeil oublie,
 Heures de triste attente, hélas ! qu'il faut tromper,
 Heures à la main vide et qu'il faut occuper,
 Fantômes de l'esprit que l'ennui fait éclore,
 Vides de la pensée où le cœur se dévore !

Le conteur a fini : vous n'aurez plus sa voix,
Et le temps va sur nous peser de tout son poids.

Ainsi tout a son terme, et tout cesse, et tout s'use.
A ce terrible aveu notre esprit se refuse,
Nous croyons en tournant les feuillets de nos jours,
Que les pages sans fin en tourneront toujours;
Nous croyons que cet arbre au dôme frais et sombre,
Dont nos jeunes amours cherchent la mousse et l'ombre,
Sous ses rideaux tendus doit éternellement
Balancer le zéphyr sur le front de l'amant;
Nous croyons que ce flot qui court, murmure et brille,
Et du bateau bercé caresse en paix la quille,
Doit à jamais briller, murmurer et flotter,
Et sur sa molle écume à jamais nous porter;
Nous croyons que le livre où notre âme se plonge
Et comme en un sommeil nage de songe en songe,
Doit dérouler sans fin cette prose ou ces vers,
Horizons enchantés d'un magique univers :
Mensonges de l'esprit, illusion et ruse
Dont pour nous retenir ici-bas la vie use !
Hélas ! tout finit vite : encore un peu de temps,

L'arbre s'effeuille, et sèche, et jaunit le printemps,
La vague arrive en poudre à son dernier rivage,
L'âme à l'ennui, le livre à sa dernière page.

Mais pourquoi donc le tien se ferme-t-il avant
Que la mort ait fermé ton poème vivant,
Homère de l'histoire à l'immense Odyssée,
Qui, répandant si loin ta féconde pensée,
Soulèves les vieux jours, leur rends l'âme et le corps,
Comme l'ombre d'un Dieu qui ranime les morts ?
Ta fibre est plus savante et n'est pas moins sonore.
Tes jours n'ont pas atteint l'heure qui décolore,
Ton front n'a pas encor perdu ses cheveux gris,
Couronne dont la muse orne ses favoris,
Où, comme dans les pins de ta Calédonie
La brise des vieux jours est pleine d'harmonie.
Mais, hélas ! le poète est homme par les sens,
Homme par la douleur ! Tu le dis, tu le sens ;
L'argile périssable où tant d'âme palpite,
Se façonne plus belle et se brise plus vite ;
Le nectar est divin, mais le vase est mortel ;
C'est un Dieu dont le poids doit écraser l'autel,

C'est un souffle trop plein du soir ou de l'aurore
 Qui fait chanter le vent dans un roseau sonore,
 Mais qui, brisé du son, le jette au bord de l'eau
 Comme un chaume séché battu sous le fléau !
 O néant ! ô nature ! ô faiblesse suprême !
 Humiliation pour notre grandeur même !
 Main pesante dont Dieu nous courbe incessamment
 Pour nous prouver sa force et notre abaissement ,
 Pour nous dire et redire à jamais qui nous sommes ,
 Et pour nous écraser sous ce honteux nom d'hommes !

Je ne m'étonne pas que le bronze et l'airain
 Cèdent leur vie au temps et fondent sous sa main ,
 Que les murs de granit, les colosses de pierre
 De Thèbe et de Memphis fassent de la poussière,
 Que Babylone rampe au niveau des déserts,
 Que le roc de Calpé descende au choc des mers,
 Et que les vents, pareils aux dents des boucs avides,
 Écorcent jour à jour le tronc des pyramides :
 Des hommes et des jours ouvrages imparfaits,
 Le temps peut les ronger, c'est lui qui les a faits,
 Leur dégradation n'est pas une ruine,

Et Dieu les aime autant en sable qu'en colline ;
 Mais qu'un esprit divin, souffle immatériel
 Qui jaillit de Dieu seul comme l'éclair du ciel,
 Que le temps n'a point fait, que nul climat n'altère,
 Qui ne doit rien au feu, rien à l'onde, à la terre,
 Qui, plus il a compté de soleils et de jours,
 Plus il se sent d'élan pour s'élaner toujours,
 Plus il sent, au torrent de force qui l'enivre,
 Qu'avoir vécu pour l'homme est sa raison de vivre ;
 Qui colore le monde en le réfléchissant ;
 Dont la pensée est l'être, et qui crée en pensant ;
 Qui, donnant à son œuvre un rayon de sa flamme,
 Fait tout sortir de rien, et vivre de son ame,
 Enfante avec un mot comme fit Jéhova,
 Se voit dans ce qu'il fait, s'applaudit, et dit : Va !
 N'a ni soir, ni matin, mais chaque jour s'éveille
 Aussi jeune, aussi neuf, aussi Dieu que la veille ;
 Que cet esprit captif dans les liens du corps
 Sente en lui tout-à-coup défaillir ses ressorts,
 Et, comme le mourant qui s'éteint mais qui pense,
 Mesure à son cadran sa propre décadence,
 Qu'il sente l'univers se dérober sous lui,
 Levier divin qui sent manquer le point d'appui,

Aigle pris du vertige en son vol sur l'abîme,
 Qui sent l'air s'affaïsser sous son aile et s'abîme,
 Ah! voilà le néant que je ne comprends pas!
 Voilà la mort, plus mort que la mort d'ici-bas,
 Voilà la véritable et complète ruine!
 Auguste et saint débris devant qui je m'incline,
 Voilà ce qui fait honte ou ce qui fait frémir,
 Gémissement que Job oublia de gémir!

Ton esprit a porté le poids de ce problème;
 Sain dans un corps infirme il se juge lui-même;
 Tes organes vaincus parlent pour t'avertir;
 Tu sens leur décadence, heureux de la sentir,
 Heureux que la raison te prêtant sa lumière,
 T'arrête avant la chute au bord de la carrière!
 Eh bien! ne rougis pas au moment de t'asseoir;
 Laisse un long crépuscule à l'éclat de ton soir;
 Notre tâche commence et la tienne est finie:
 C'est à nous maintenant d'embaumer ton génie.
 Ah! si comme le tien mon génie était roi,
 Si je pouvais d'un mot évoquer devant toi
 Les fantômes divins dont ta plume féconde

Des héros, des amants a peuplé l'autre monde;
 Les sites enchantés que ta main a décrits,
 Paysages vivants dans la pensée écrits;
 Les nobles sentiments s'élevant de tes pages
 Comme autant de parfums des odorantes pages;
 Et les hautes vertus que ton art fit germer,
 Et les saints dévouements que ta voix fait aimer;
 Dans un cadre où ta vie entrerait tout entière,
 Je les ferais jaillir tous devant ta paupière,
 Je les concentrerais dans un brillant miroir,
 Et, dans un seul regard, ton œil pourrait te voir!
 Semblables à ces feux, dans la nuit éternelle,
 Qui viennent saluer la main qui les appelle,
 Je les ferais passer rayonnants devant toi;
 Vaste création qui saluerait son roi!
 Je les réunirais en couronne choisie,
 Dont chaque fleur serait amour et poésie,
 Et j'en forcerais, toi qui veux la quitter,
 A respirer ta gloire avant de la jeter.

Cette gloire sans tache et ces jours sans nuage
 N'ont point pour ta mémoire à déchirer de page;

La main du tendre enfant peut t'ouvrir au hasard,
 Sans qu'un mot corrupteur étonne son regard,
 Sans que de tes tableaux la suave décence
 Fasse rougir un front couronné d'innocence;
 Sur la table du soir, dans la veillée admis,
 La famille te compte au nombre des amis,
 Se fie à ton honneur, et laisse sans scrupule
 Passer de main en main le livre qui circule;
 La vierge, en te lisant, qui ralentit son pas,
 Si sa mère survient ne te dérobe pas,
 Mais relit au grand jour le passage qu'elle aime,
 Comme en face du Ciel tu l'écrivis toi-même,
 Et s'endort aussi pure après t'avoir fermé,
 Mais de grace et d'amour le cœur plus parfumé.
 Un Dieu descend toujours pour dénouer ton drame,
 Toujours la Providence y veille et nous proclame
 Cette justice occulte et ce divin ressort
 Qui fait jouer le temps et gouverne le sort;
 Dans les cent mille aspects de ta gloire infinie
 C'est toujours la raison qui guide ton génie.
 Ce n'est pas du désert le cheval indompté
 Traînant de Mazeppa le corps ensanglanté,
 Et, comme le torrent tombant de cime en cime,

Précipitant son maître au trône ou dans l'abîme;
 C'est le coursier de Job, fier, mais obéissant,
 Faisant sonner du pied le sol retentissant,
 Se fiant à ses flancs comme l'aigle à son aile,
 Prêtant sa bouche au frein et son dos à la selle;
 Puis, quand en quatre bonds le désert est franchi,
 Jouant avec le mors que l'écume a blanchi,
 Touchant sans le passer le but qu'on lui désigne,
 Et sous la main qu'on tend courbant son cou de cygne.

Voilà l'homme, voilà le pontife immortel!
 Pontife que Dieu fit pour parfumer l'autel,
 Pour dérober au sphinx le mot de la nature,
 Pour jeter son flambeau dans notre nuit obscure,
 Et nous faire épeler, dans ses divins accents,
 Ce grand livre du sort dont lui seul a le sens.

Aussi dans ton repos, que ton heureux navire
 Soit poussé par l'Eurus, ou flatté du Zéphire,
 Et, partout où la mer étend son vaste sein,
 Flotte d'un ciel à l'autre aux deux bords du bassin;

Ou que ton char, longeant la crête des montagnes,
 Porte en bas ton regard sur nos tièdes campagnes,
 Partout où ton œil voit du pont de ton vaisseau
 Le phare ou le clocher sortir du bleu de l'eau,
 Ou le môle blanchi par les flots d'une plage
 Étendre en mer un bras de ville ou de village;
 Partout où ton regard voit au flanc des coteaux
 Pyramider en noir les tours des vieux châteaux,
 Ou flotter les vapeurs haleines de nos villes,
 Ou des plus humbles toits le soir rougir les tuiles,
 Tu peux dire, en ouvrant ton cœur à l'amitié,
 Ici l'on essuierait la poudre de mon pié,
 Ici dans quelque cœur mon ame s'est versée,
 Car tout un siècle pense et vit de ma pensée!
 Il ne t'a rien manqué pour égaler du front
 Ces noms pour qui le temps n'a plus d'ombre et d'affront,
 Ces noms majestueux que l'épopée élève
 Comme une cime humaine au-dessus de la grève,
 Que d'avoir concentré dans un seul monument
 La puissance et l'effort de ton enfantement.
 Mais tout homme a trop peu de jours pour sa pensée:
 La main sèche sur l'œuvre à peine commencée,
 Notre bras n'atteint pas aussi loin que notre œil;

Soyons donc indulgents même pour notre orgueil.
 Les monuments complets ne sont pas œuvre d'homme:
 Un siècle les commence, un autre les consomme;
 Encor ces grands témoins de notre humanité
 Accusent sa faiblesse et sa brièveté;
 Nous y portons chacun le sable avec la foule;
 Qu'importe, quand plus tard notre Babel s'écroule,
 D'avoir porté nous-même à ces longs monuments
 L'humble brique cachée au sein des fondements,
 Ou la pierre sculptée où notre vain nom vive?
 Notre nom est néant quelque part qu'on l'inscrive.

Spectateur fatigué du grand spectacle humain,
 Tu nous laisses pourtant dans un rude chemin:
 Les nations n'ont plus ni barde ni prophète
 Pour enchanter leur route et marcher à leur tête;
 Un tremblement de trône a secoué les rois,
 Les chefs comptent par jour et les règnes par mois;
 Le souffle impétueux de l'humaine pensée,
 Équinoxe brûlant dont l'âme est renversée,
 Ne permet à personne, et pas même en espoir,
 De se tenir debout au sommet du pouvoir,